Dialogue entre Catherine, Lui et Moi 4

(Conseils d'un architecte à un confrère pour un voyage au Japon. Lettre à M.)

Didier Doumergue

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3595>

DOI : [10.4000/leportique.3595](https://doi.org/10.4000/leportique.3595)

ISSN : 1777-5280

Éditeur

Association "Les Amis du Portique"

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2019

Pagination : 193-208

ISBN : 978-2-916332-40-6

ISSN : 1283-8594

Référence électronique

Didier Doumergue, « *Dialogue entre Catherine, Lui et Moi 4* », *Le Portique* [En ligne], 43-44 | 2019, document 14, mis en ligne le 10 février 2020, consulté le 26 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/leportique/3595> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/leportique.3595>

Ce document a été généré automatiquement le 26 mars 2021.

Tous droits réservés

Dialogue entre Catherine, Lui et Moi 4

(Conseils d'un architecte à un confrère pour un voyage au Japon. Lettre à M.)

Didier Doumergue

- 1 Moi : Les conseils de Nicolas Depoutot sont précieux pour vous, qui n'avez pas l'œil facile avec l'architecture !
- 2 Lui : Devant ce continent japonais si innovant, riche, complexe et nouveau pour moi, j'ai renvoyé à d'autres voyages futurs de lever l'impasse et m'y intéresser comme il le faudrait, après une approche plus basique de la *matière-japon*.
- 3 Moi : En quoi certainement vous vous trompiez, car si j'ai compris une petite chose de votre expérience toute touristique au Japon, c'est bien l'absence pour les Japonais de hiérarchies à l'occidentale.
- 4 Lui : Vous avez vite fait de vous saisir d'un trait qui, pour vous, est japonissime. Je serais assez d'accord, mais absence de hiérarchie ne signifie pas pour autant absence de différences qui tiennent à la chronologie, à la situation, au contexte, que sais-je ? Ainsi il y a bien des choses dans la *Lettre à M.* auxquelles vous ne sauriez vous-même être insensible. L'auteur de la lettre donne à « M » des conseils pour offrir un cadeau à un vieil ami « D », « après les épreuves qu'il a traversées », pour « l'aider à franchir [ce] cap » qu'on suppose difficile.
- 5 Moi : De quelles épreuves croyez-vous qu'il s'agisse ? Sont-ce là ces épreuves auxquelles je devrais être sensible ?
- 6 Lui : L'auteur de la lettre nous laisse entendre que M représente pour son ami D'une rencontre heureuse, sans doute amoureuse, dont il se réjouit. Le conseil est un voyage, cadeau particulièrement adapté à celui qui, ébranlé, s'est déjà mis en route, sous le poids des circonstances. Ce voyage n'est donc pas ici seulement réparateur, mais il est aussi un nouveau départ, un renouveau, une renaissance comme, à chaque printemps, la fleuraison des cerisiers pour les Japonais. Et l'ami D est un confrère architecte.
- 7 Moi : Vous diriez peut-être qu'un voyage *per se* n'a aucun sens, et qu'aucun voyage ne peut être dissocié de ce qui le cause ou l'accompagne ou s'y greffe ou s'y rapporte de

façon directe ou subtil. Pour ce qui est de la *Lettre à M.*, il s'agirait, entre autres, de l'amitié, de l'amour, de la destination Japon, et de l'architecture.

- 8 Lui : Cette lettre évoque une espèce de nœud entre trois personnes, celle qui l'écrit, Nicolas, celle à qui elle s'adresse M, et l'ami D. À cette réunion privée chacun s'invite en tiers dans la relation des deux autres.
- 9 Moi : Je gage que la présence *in absentia* de l'ami D dans cette lettre est une des thématiques à laquelle vous êtes depuis toujours tellement intéressé. Ce que votre japomanie n'a d'ailleurs fait que renforcer.
- 10 Lui : Ces trois inséparables sont aussi liés à une quatrième entité qui est celle-là même du voyage. Une fois la situation exposée, la lettre se poursuit par un splendide voyage-à-travers-le-voyage, la tradition des voyages, la nécessité du voyage, et spécifiquement sur le voyage d'un architecte à la découverte de l'architecture japonaise.
- 11 Moi : Sortons un peu des circonvolutions qui font sempiternellement vos délices, si vous le permettez. Quid de l'architecture japonaise ?
- 12 Lui : Je veux dissocier Nicolas Depoutot, l'auteur de la contribution, de son double littéraire, qui est ici non pas le narrateur mais l'épistolier, même si l'auteur de la lettre signe « Nicolas ». Ce que dit Nicolas qui écrit à M est éclairant : avant l'ère Meiji et l'ouverture au monde occidental, il n'y avait pas d'architecte au Japon « Soudainement ouverts sur le monde et avides de se mettre au diapason des nations occidentales, les Japonais ont rapidement importé la figure de l'architecte, celle inventée par Brunelleschi, et avec celle-ci de nouvelles formes architecturales. »
- 13 Moi : Ce qui signifie que l'architecture, en tant que but de voyage au Japon, vise la modernité, et les bâtiments anciens, notamment des temples, la tradition !
- 14 Lui : Appliquer au Japon ce petit gimmick : modernité/tradition, dont la juxtaposition serait propre aux Japonais est une habitude de
- 15 pensée occidentale, qu'on repère à l'opposition, fort peu japonaise, qu'elle introduit entre les deux aspects. Quoiqu'il en soit, il est vrai qu'en ce qui concerne les architectes qui n'apparaîtraient au Japon qu'à l'avènement de l'ère Meiji, il est concevable de définir un avant traditionnel et un après moderne. Mais l'épistolier prend grand soin d'indiquer que la construction des édifices recourt aujourd'hui à des matériaux et des « modes constructifs ancestraux ». Le lien entre le traditionnel et le moderne prend en architecture une signification particulière.
- 16 Moi : N'était-ce pas ce que vous vous étiez donné comme objectif dans votre second voyage en compagnie de Catherine ?
- 17 Lui : Il est troublant de juxtaposer le voyage bien réel effectué par Catherine et moi à cette projection de voyage évoquée dans la *Lettre*. Pas seulement pour le rapport entre le réel et cette virtualité si bien argumentée, mais pour des correspondances contingentes qui font tout mon plaisir.
- 18 Moi : Revenant sur vos pas au Japon, avez-vous enfin approché, c'est-à-dire observé, le Japon moderne, ce qui était votre programme pour ce deuxième rendez-vous, ou y avez-vous une fois encore rencontré, tapis dans la modernité, les motifs du Japon éternel ?
- 19 Lui : C'est courir deux lièvres à la fois, le Japon éternel est déjà si inaccessible, alors le retrouver à travers le Japon moderne n'est à la portée que de spécialistes patentés. En

architecture justement. Mais c'est la notion même de programme qui n'est pas appropriée au voyage du Japon.

- 20 Moi : Peut-être n'avez-vous pu vous confronter, autant que vous l'auriez désiré, au Japon moderne, dans le temps duquel nous vivons pourtant.
- 21 Lui : À quels Japans accédons-nous ? Claudel essaie de caractériser le monde japonais en partant de la perception de l'artiste. Dans un texte de 1925, il écrit : « ...l'artiste [japonais] se réfère à un monde plutôt suspendu qu'absent, juxtaposé à celui-ci qui passe et qui ne saurait avoir un autre que nous pour habitant »¹.
- 22 Tous les Japonais font cette expérience de se référer à un monde suspendu à côté de celui dans lequel ils vivent. Les artistes seuls le rendent manifeste. Murakami donne cette même impression lorsque, dans son *1Q84*, il fait coexister deux mondes dans lesquels passent de l'un à l'autre les deux personnages principaux de son roman, du monde où ne luit qu'une seule lune au firmament à celui où en brillent deux. Le monde architecturé moderne est peut-être un second monde à côté du premier.
- 23 Moi : Donc votre quête, pour ne pas dire votre enquête, s'est poursuivie sur le même chemin dont nous a entretenu votre *Tokyo script*², à savoir la plasticité japonaise des mondes parallèles, mais aussi bien la porosité des frontières entre l'âme et le corps, les vivants et les morts, la nature et la culture, entre autres...
- 24 Lui : C'est la situation dans laquelle on pense qui permet de penser la configuration même du voyage. Comme vous le savez, mon premier voyage était marqué par la présence incontournable du groupe familial qui m'opposait un appréciable repoussoir.
- 25 Moi : Mais vous servait aussi de contrefort pour penser ce vaste dispositif de vases communicants.
- 26 Lui : Le second voyage ne bénéficie plus de cette opposition-contrefort familial pour approfondir l'expérience que j'ai appelé « révélation » dans mon premier texte, celle du vide, qui est toujours là, on le verra plus tard, en architecture japonaise.
- 27 Moi : Vous entrez là, cavalièrement, comme à votre habitude, sans crier gare, dans le grand thème ! Ménagez-nous quelques degrés pour y parvenir.
- 28 En quoi, d'après-vous, la configuration du second voyage diffère-t-elle précisément de celle du premier ?
- 29 Lui : Je ne sais si la question que vous posez là, pour ralentir le cheminement, n'est pas aussi imposante que le thème du vide, et ne finira par le rejoindre, porosité des mondes oblige ! Et d'avoir à en parler avec vous, qui en êtes partie prenante, est plus qu'intimidant, car il en va de l'amitié, thème que nous avons singulièrement pointé dans la *Lettre à M.*, souvenez-vous.
- 30 Moi : En effet, je ne le sais que trop. Si le premier voyage s'est organisé en famille, le second l'a été dans un cadre amical, malgré ma défection de dernière minute. Aussi réelle, hélas, que votre voyage et que je n'invente pas pour orner notre dialogue !
- 31 Lui : L'image qui résume cette nouvelle configuration la spécifie. Elle marque, qui plus est, votre absence (encore une mystérieuse correspondance avec la présence *in absentia* de D dans la *Lettre à M.*). C'est celle des trois places qui nous étaient réservées dans l'avion nous emmenant au Japon. Catherine, notre amie commune, s'était installée côté hublot, et pour ma part côté couloir. Entre nous deux se trouvait la place qui vous était destinée. Non seulement votre absence l'emplissait, pourrai-je dire, d'un vide attristant, mais il se trouve que curieusement le siège de mousse rembourré en était

désolidarisé du dossier. Il gisait de guingois, impossible à être reclipé à son armature métallique, comme si, n'attendant plus aucun occupant, il avait renoncé à sa fonctionnalité. Nous y empilâmes dans un équilibre à peine stable tous les objets embarrassants qu'on aurait dû caler entre nos jambes dans notre habitacle étroit, vêtements chauds, coussins, livres, plaids pour la nuit, casque audio, carnets, trousse divers pour des crayons et des pilules.

32 Moi : Quelle vision !

33 Lui : J'y reconnais mon thème du vide, modestement illustré. Non seulement Catherine et moi n'aurions pu occuper cette place désormais vacante, mais nous ressentions le besoin, l'un et l'autre, à la fois de la médiation d'un tiers espace entre nous, rôle que vous auriez joué, comme chacun de nous pour les deux autres, et d'autre part, d'une échappée sur un extérieur. Pour moi, celui de la clôture de la cabine dans l'avion. Pour Catherine, celui du vaste monde que parcourait notre aéronef aperçu par le hublot.

34 Moi : Il me faut me désengluier de cette image poignante dans laquelle je pourrais me jeter et disparaître tout à fait. Votre vide en sortirait victorieux. Dites-moi plutôt, plus légèrement, si la déclinaison entre le féminin et le masculin, qui s'inaugure ici dans votre choix respectif des espaces auxquels vous choisissez de vous connecter, s'est confirmée durant votre séjour ?

35 Lui : Ce serait peut-être à ce qui suit de notre dialogue de l'établir, selon notre convention tacite de progresser pas à pas, si nous n'avions pas à nous centrer sur l'architecture.

36 Mais, d'ores et déjà, puisque cet aspect essentiel vient de s'introduire, il nous faut, vous serez d'accord avec moi, passer à un échange à trois interlocuteurs dans un « dialogue entre Elle, Lui et Moi... », changement historique, s'il en est, puisque habituellement nos dialogues s'organisent exclusivement entre nous deux.

37 Moi : C'est évident. Accordé !

38 Lui : On voit se dessiner notre programme : l'amitié, plutôt que la famille, le vide, déjà approché, en opposition à la vacuité insipide du tourisme, le masculin et le féminin, la nécessité d'un tiers lieu pour lutter contre la tentation de l'Un, les connexions à un espace confiné ou à un espace extérieur, subsumés sous le chapeau général de l'architecture !

39 Moi : Et, pour ma part, j'ajouterai l'amour, puisque la cause de ma défection, la puissante raison de mon détournement ponctuel d'une configuration amicale, réside dans la situation amoureuse impérieuse, dans laquelle je me suis trouvé, attraction implacable, immédiate, sans arrangement avec la temporalité ni échappatoire possible.

40 Lui : J'admire votre numérologie, l'Un, la division en deux, le trois *in absentia*. Reste à savoir comment le Japon s'inscrit dans cette grille numérotée. Dans l'amour, il s'inscrirait sûrement. La rencontre de l'autre. Ce risque encouru à être attiré par une profonde altérité. Même si, tout d'abord, le rapport est asymétrique. Le Japon vous aime-t-il autant que vous l'aimez ? Mystère. Tant que la réciprocité n'est pas avérée, il n'y a qu'hystérisation et désir déstructuré, pas encore d'amour véritable, sinon le danger pour soi de n'être pas élu.

41 Moi : Rappelez-vous *Tokyo script*, la restitution de votre premier voyage. La disposition de départ était plus vaporeuse. Votre certitude de ne plus faire le fameux « Voyage du Japon » qui vous avait été de tout temps un secret désir. L'accident hasardeux de la décision de l'effectuer en famille, purement anecdotique et contingent. Votre première

expérience du vide dans le décept ressenti à l'aéroport de Pékin, lors de la première escale de votre avion pour Tokyo. En regard de tout ceci, vous affichez, cette fois, la forte image liminaire d'une place délaissée, au confort cabossé, dans la cabine d'un avion, de laquelle le décryptage donne lieu à ce bizarre mathème, dont vous verrez qu'on ne saura vraiment que faire !

42 Elle : Je ne sais si vous en ferez quelque chose ou rien, mais c'est sans compter avec ma contribution aux échanges.

43 Lui : Voilà bien une première intervention de la fée schtroumpfette !

44 Elle : « Schtroumpfette », je t'en foutrai, moi ! Je t'ai plus d'une fois sauvé la mise au Japon !

45 Lui : Pour un peu, tu donnes à penser, chère Catherine, vouloir concourir pour le prix Xanthippe.

46 Elle : Je préférerais que ce soit plutôt pour le prix Diotime !

47 Moi : Holà, holà. Ne me dites pas que tout votre séjour aura pris cette tournure ! N'oubliez pas, dans vos querelles privées de compagnons de voyage, la question de l'architecture !

48 Vous avez commencé par un séjour à Kyoto, qui tient une si grande place dans la *Lettre* à M. Puis Tokyo. Ce choix d'itinéraire recouvrerait-il une espèce de partition Japon ancien/ Japon moderne ?

49 Elle : Si c'est le cas, ce n'est pas volontaire. On ne pourra le dire qu'après nos descriptions.

50 Moi : Alors, Kyoto ?

51 Lui : Ce n'est qu'après deux à trois jours que nous avons vraiment pris connaissance de l'endroit où se situait notre premier logement, à une station de métro de la gare centrale et pourtant comme perdu en banlieue.

52 Elle : Le moment de vérité survient quand les images de la réalité que je perçois devant moi renvoient au bazar d'un magasin de farces et attrapes les représentations *a priori* que je m'étais construites tant bien que mal, sans avoir eu le courage non pas de ne penser à rien, mais de ne rien penser. Ce qui est impossible.

53 Lui : Tu t'es malgré tout abstenue de lire mon *Tokyo script*, pour ne pas te mettre devant les yeux ces espèces de lunettes forcément déformantes.

54 Elle : Je ne voulais pas être en quelque sorte « enchantée » par tes descriptions, me laisser prendre à tes séductions. Pourtant mes propres pré-images étaient déjà porteuses de déformation. L'image concrète, perçue sur place, impose sa vérité concrète, celle qui vient du fourmillement des autres, de cette présence surabondante débordant notre perception. C'est cela qui saute aux yeux quand on arrive, d'autant plus dans ces lieux de circulation, les aéroports, gares, autoroutes.

55 Moi : Joli ! Cher bas-bleu ! Voilà que tu rejoins l'étymologie du con-crecere.

56 Elle : Jean Goetz, sors de ce corps !

57 Lui : Ne réveillons pas les mânes de Jean, laissons les dormir paisiblement. Elle : Le bas-bleu est contente d'être tombée si précisément sur la veine étymologique. Tu m'expliqueras, vieux pédant, mais pas maintenant !

58 Lui : Le procédé de la déformation nous obsède. Et pourtant nous sommes bien persuadés tous les trois qu'il n'existe aucune image « pure » qui précéderait, comme

véritable, toutes les autres plus ou moins retouchées. On a beau faire, *Photoshop* est toujours-déjà-là. S'il ne l'avait pas toujours été, il n'aurait jamais pu être inventé. Aussi l'impression de Kyoto que nous voudrions vous donner nous décevra constamment a priori.

- 59 Moi : Faites confiance à notre Marie-José Mondzain l'iconologue ! Votre image sera de toute façon, vous le savez bien, l'occasion de négocier entre le présent et l'absent, le réel et l'irréel, le manifeste et le caché. Une vraie image n'a pas besoin d'être vraie ! C'est elle qui le dit.
- 60 Lui : Si pour Catherine l'image du Japon, ou plutôt l'image de Kyoto qu'elle avait sous les yeux, battait en brèche celle qu'elle s'était construite auparavant, pour moi la nouvelle image de Kyoto écrasait celle que je m'étais faite l'année précédente.
- 61 Moi : Vous n'y aviez passé, alors, que deux jours, détourné de votre séjour à Tokyo, le regard encore plein des impressions de la mégapole.
- 62 Elle : Pour moi Kyoto représentait mon premier contact direct avec le Japon. Avant de partir j'avais été interloquée par une phrase de Chris Marker que je t'ai immédiatement *forwardée* à Metz où tu es resté : « Inventer le Japon est un moyen comme un autre de le connaître. Une fois dépassées les idées reçues, une fois contournée l'idée reçue de prendre le contre-pied des idées reçues, mathématiquement les chances sont les mêmes pour tous, et que de temps gagné. Se fier aux apparences, confondre sciemment le décor avec la pièce, ne jamais s'inquiéter de comprendre, être là – *dasein* – et tout vous sera donné par surcroît. Enfin un peu »³. J'avais relevé dans un guide des ballades balisées en parcours de segments de ville. Être le regard qui se déplace dans le décor, voilà ce qui m'attirait.
- 63 Moi : Avant que vous ne m'emmeniez dans ces ballades, permettez-moi cette remarque : votre premier voyage était dominé par la figure du théâtre et ce second semble l'être par celle du cinéma. En cela vous rejoignez la *Lettre à M.* qui donne une place particulière au cinéma.
- 64 Lui : Ceci est entièrement dû à Catherine, en raison de ses goûts et de ses accointances avec le groupe des cinéphiles de Metz dont elle fait partie ! Quant à moi, comme vous le savez, je n'ai aucune culture cinématographique, à mon grand dam !
- 65 Elle : Le quartier que nous avons habité m'a paru d'emblée receler une atmosphère « ciné ». Pas le premier jour, *cold and cloudy*, qui ne me dépayisait guère de ma Bretagne natale, mais les jours printaniers qui suivirent, ensoleillés et agréables.
- 66 Moi : Vous vous êtes retrouvés dans un décor de film ?
- 67 Elle : « Intérieur-jour », pourrait-on dire. Notre appartement était situé au deuxième étage d'une petite maison dans une rue tranquille qui longeait la rivière *Kamo*. De la fenêtre de la cuisine on apercevait une espèce de chemin sur l'autre rive. Dans ce plan fixe entraient, de temps à autre, par la gauche ou par la droite, des silhouettes silencieuses : un cycliste, des joggers, des marcheurs au pas vif avec des sacs de course. Le cadre de notre fenêtre était redoublé, de l'autre côté de la rue, par la maçonnerie rectangulaire d'un complexe routier en construction : le tablier supérieur et deux piles verticales découpaient l'image du chemin de halage au loin et rapprochaient de nous ce monde dont ne nous parvenait aucun son.
- 68 Lui : Je me souviens avoir regardé longtemps, à travers ce dispositif optique, un jeune homme en train de faire lentement des mouvements de gymnastique entrecoupés de positions de *tai-chi- chuan*. Il cessait lorsque des promeneurs le croisaient. Hors-champ

s'étendait ce monde d'où arrivaient et vers lequel se dirigeaient les figures, visibles à leur entrée dans le cadre.

- 69 Moi : Voilà une image, moins paisible que mystérieuse, en marge de la ville. Pas tout à fait un no man's land, un bout-du-monde plutôt, où apparaîtraient des figures sous leur forme visible qui semble n'en être qu'une parmi d'autres. Je sais depuis l'an dernier, votre goût pour la mixité des vivants et des morts, la rencontre banale des fantômes et des individus de chair et d'os ! Détrompez-moi, tous les Kyotoïtes ne sont pas de cette eau ?
- 70 Lui : Peut-être changent-ils d'apparence en fonction du quartier où on les rencontre. Les Japonais donnent créance à une très singulière « théorie de la départementalité », *kenminsei*, littéralement « nature du peuple d'un département [qui] postule très simplement que chaque région, voire chaque département (*ken*) possède une nature particulière (*tokuyū no kishitsu*), qui influence le caractère des gens qui y sont nés et y ont été élevés ». ⁴ Et que j'étendrais bien à la ville, au quartier...
- 71 Moi : Votre tout nouvel intérêt, non pas pour ces micro-distinctions, mais pour les personnes rencontrées, doit quelque chose à Catherine, m'est avis.
- 72 Lui : En tout cas, le regard cinématographique, tout moderne qu'il soit, n'a que faire avec une opposition entre tradition et modernité. Ce n'est plus son problème ! C'est ce que saisit le propos du cinéaste Chris Marker que rapporte Catherine : « Se fier aux apparences », « ne pas s'inquiéter de comprendre ». Clélia Zernik qui cite également Chris Marker, écrit à quel point le Japon est un film. ⁵
- 73 Elle : Nous n'avons pu visiter les villas impériales évoquées par l'épistolier de la *Lettre à M.* car le quota de touristes autorisés était déjà atteint. Nous nous sommes rendus dès le premier jour au château *Nijō* que tu as voulu me montrer et revoir.
- 74 Moi : Est-ce que tu as eu, Catherine, dans la villa du shogun, cette impression de monter dans un vaisseau intergalactique, selon la description qu'en a faite notre ami ?
- 75 Lui : Le vaisseau spatial, c'était plutôt le *Kiyomizu-dera*, temple que nous verrons en dernier à Kyoto. Quand au *Nijō-jō*, je disais que son architecture basse en forme d'éclair qui zébrait le sol devait être vu depuis la voûte céleste. Je me suis imaginé qu'un vaisseau spatial pouvait repérer cet éclair plaqué au sol, que ressentait intérieurement notre parcours dans ces corridors coudés. Ce qui aidait à aller par la sensation de l'extérieur vers l'intérieur et vice versa, c'était, vraisemblablement, ces trilles de rossignol s'élevant à chacun de nos pas qui établissaient un lien sonore plus que visible. Drôle d'expérience sensible de la surface où se rencontrent ces plans. Pas d'étage, pas d'envolée vers le haut comme nous y sommes habitués.
- 76 Elle : Quelque chose du Japon m'a attrapée ce jour-là, c'est indéniable. Je ne saurais dire quoi ni comment, entre le flot ininterrompu de chalands et d'acheteurs des galeries marchandes avoisinantes et la splendeur d'un palais japonais, au milieu de son jardin, entouré de murailles ajointées et de douves. Bien que je ne sois pas vraiment comme toi à guetter l'expérience que je suis en train de faire, à n'en jouir qu'à travers le reflet qui s'étend dans la conscience. Tu as besoin de ces plans successifs, j'ai l'impression d'être davantage dans l'immédiation.
- 77 Lui : Je pressens que vous allez me demander cher ami, si, à nouveau, c'est là un effet de l'opposition du féminin et du masculin. Nous sommes plus enclins à nous poser ce genre de questions, vous et moi, que Catherine. Et je ne sais si c'est parce qu'elle est une femme.

- 78 Moi : Vous recevez les contributions de quatre femmes dans ce numéro de la revue *Le Portique*, Fleur Breteau, Catherine Simon, Doan Bui, Clélia Zernik auxquelles vous ajoutez Hélène Le Bail la traductrice du texte de Namioka, c'est cinq pour dix hommes. On aimerait en apprendre plus sur les femmes et le Japon.
- 79 Elle : Homme ou femme, nous restions de toute façon des touristes étrangers. Nous avons été refoulés d'un établissement visiblement réservé aux seuls Japonais dans la fameuse *Pontocho-dori* où s'alignent, sur 500 mètres, bars, restaurants, boîtes de nuit, etc.
- 80 Lui : Catherine s'enfilait dans toutes les venelles pour dénicher l'*izakaya* qui nous choisirait elle-même, à défaut de recourir à nos critères de choix habituels à Metz ou à Paris. Au fin fond d'un enchevêtrement de bistrots, cantines, gargotes plus ou moins classes, une taverne plus secrète l'a arrêtée. Mais on ne nous accepta pas, malgré l'heure convenable et un certain nombre de places non occupées.
- 81 Elle : On s'est rabattu sur un local, moins authentique à nos yeux, mais qui l'était certainement autant. On y a rencontré les premiers Japonais qui nous ont adressé la parole, un homme accompagné par deux filles plus jeunes. Nous avons ôté nos chaussures pour monter sur une rampe de bois qui entourait un espace en contrebas où se trouvaient les tables.
- 82 Lui : Le jeune homme, un tantinet plus âgé, arborait un air canaille avec ses deux poulettes. Il s'adressa à nous en premier, depuis sa table, en proclamant qu'une des gaminottes parlait français. Elle l'apprenait à l'école, certes, mais avait des difficultés à sortir un seul mot. Nous nous sommes donné nos adresses-mails et de temps en temps, elle m'envoie un message maladroit, mi anglais mi français.
- 83 Elle : Les deux filles suivaient des études d'infirmières, le type ne nous a pas dit ce qu'il faisait comme métier. Quand nous leur avons annoncé que nous allions poursuivre vers Tokyo, ils ont eu comme pitié de nous, qui allions nous trouver en butte à la folie désastreuse de Tokyo alors que Kyoto était, selon eux, bien supérieur et si facile à vivre.
- 84 Elle : En ce qui me concerne, ce qui m'intéresse le plus, en ce début, ce sont les facettes si différentes de ce que je découvre.
- 85 En à peine deux jours, nous en avons parcouru du chemin, entre l'aéroport et la gare de Kyoto sous un ciel de plomb, puis de la gare bombastique comme tu dis, hyper moderne, jusqu'à notre quartier central mais qui sentait sa banlieue. Notre resto du premier soir populaire et tellement sympa, le marché le lendemain, la villa du Shogun, le repas avec des Kyotoïtes qui nous adressaient la parole, et pour finir notre première nuit sur un futon si inconfortable pour des occidentaux (vieillissants) qui n'ont pas incorporé ce que Benoît Goetz appelle le geste [?] japonais] d'habiter. Mais avant cela, la dame chinoise qui louait juste au-dessus de notre appartement et qui nous a expliqué les boutons porteurs de kanji cabalistiques pour allumer notre cuisinière et nous faire réchauffer quelque chose. Que faisait là cette famille visiblement non japonaise. Sûrement pas des touristes mais des transfuges économiques attirés par le capitalisme flamboyant, moins rampant que dans leur pays. Quel maelstrom ! Et comment s'y retrouver ? J'ai eu l'impression d'être immergée dans un Jackson Pollock, aussi incompréhensible et dense, entre des poches de vide et un réseau de filaments dans tous les sens.
- 86 Lui : Comme « *quelqu'aigle étendu sur le seul appui de la tempête* », aurait dit Proust.

- 87 Moi : N'est-ce pas là une image proprement occidentale ? Un regard perçant unifiant une réalité. La pensée extrême-orientale n'est-elle pas plus connectioniste en reliant entre eux des fragments de réalité ?
- 88 Lui : À Kyoto, il m'est arrivé une drôle de chose. Nous visitons de nombreux temples, allant de l'un à l'autre. Chacun d'eux présente une personnalité unique. Ils appartiennent certes à des écoles différentes, liés à des fondateurs particuliers. Ils diffèrent par l'implantation dans la ville, mais aussi la forme des constructions, l'articulation aux jardins, l'atmosphère qu'ils dégagent.
- 89 Moi : Ce n'est tout de même pas ceci qui vous a surpris !
- 90 Lui : L'expression « personnalité » doit être prise au sens large. À leur suite toutes les constructions devenaient des individus singuliers. On s'en rendait compte au fait qu'ils parlaient entre eux à voix basse ou haute.
- 91 Moi : Il vous arrive toujours de ces trucs ! Vous me rappelez une notation du grand Alfred Kubin dans son roman fantastique *L'Autre Côté*. Il décrit ce fameux pays du rêve fondé par un de ses amis d'enfance qui l'y a invité. Tout y est étonnant mais les maisons sont affectées des mêmes propriétés : elles parlent.
- 92 Lui : Voilà un auteur dont vous ne m'avez jamais parlé ! Je ne le connais pas. Elle : C'est un dessinateur de génie. Un expressionniste puissant qui s'exprimait autant par l'art pictural que la littérature. Tu me l'as fait découvrir à Munich en m'emmenant à une exposition de dessins qui m'a fait grande impression. Dis-nous un peu à quel passage tu fais allusion ?
- 93 Moi : C'est dans le premiers tiers du roman lorsque le narrateur décrit avec étonnement l'ambiance fantastique de « Perle », la capitale de l'Empire du rêve : « ...ces maisons étroites, c'était bien elles les individus réels et puissants (...) ces maisons avaient des humeurs très changeantes. Beaucoup se haïssaient, se jalouaient mutuellement. Il y avait parmi elles d'affreux grognons comme la laiterie d'en face ; d'autres semblaient des insolentes et méchantes langues (...) la maison que nous habitions était une vieille tante rongée par le chagrin. Les fenêtres guignaient avec malveillance tous les potins à colporter. Méchant, très méchant était le grand magasin de monsieur Blumenstich ; solide et joviale la forge visible de la laiterie ; insouciant et étourdi la maison de l'inspecteur fluvial. »⁶. Vous qui êtes devenu sensible au fantastique par votre commerce avec le Japon, voilà une lecture pour vous !
- 94 Lui : Merci de me le faire connaître. Ce qui m'intéresse particulièrement dans le rapprochement que vous faites avec le Japon, c'est, me semble-t-il, la différence fondamentale entre le goût psychologique occidental, et la personnification nippone, qui n'y souscrit absolument pas, au contraire.
- 95 Moi : L'extrait dont je vous parle est dominé par cet aspect. Mais permettez-moi de vous lire les lignes qui suivent immédiatement où le fantastique éclate avec plus de force d'avoir été précédé par une projection psychologique : « Mais ma favorite était la maison d'angle située au bord du fleuve : c'était le moulin. Il avait un visage joyeux, il était blanchi à la chaux, et sa coiffe était un toit de bordeaux moussus. Côté rue, tout en haut, une poutre massive était fichée dans le mur comme un bon cigare. Autour des lucarnes supérieures il avait, il est vrai, une expression tarabiscotée et matoise. Il appartenait à deux frères. Ou bien lui appartenaient-ils comme deux fils à une mère ? ».⁷

- 96 Elle : L'appartenance des deux propriétaires à la maison qu'ils occupent comme les deux fils à une mère, dépasse de beaucoup le dialogue des maisons entre elles.
- 97 Lui : Le non-humain fait société, diraient vos sociologues favoris ! (bien au-delà de la psychologie, il est vrai).
- 98 Elle : L'épistolier évoque dans sa *Lettre à M.* la maison de ville d'un très grand architecte japonais, Ryue Nishizawa. Elle est toute en hauteur, contrairement aux bâtiments traditionnels qui restent plaqués au sol, as-tu dit.
- 99 Moi : La surface doit être devenue si onéreuse que pour construire aujourd'hui il faut bien empiler de l'espace.
- 100 Lui : Quand je regarde la maison de Ryue Nishizawa sur les photos, je ne vois rien d'ascensionnel comme serait une flamme. Pas de feu, mais de l'air (de l'aéré), un continuum d'intérieur et d'extérieur si désorientant pour mes habitudes. Cet air si paisible je ne parviens pas à ressentir s'il souffle et d'où il vient. Peut-être est-ce moi qui l'agite en me déplaçant latéralement et sur la hauteur du bâtiment. Encore une drôle d'expérience sensible que de se retrouver air soi-même. Le silence est rehaussé par ces sons quasi-imperceptibles de matière aérienne qui se déplace.
- 101 Moi : C'est, pour récapituler, ce que vous vouliez dire : le récit du voyage est pris dans des rapports humains, des relations qui fluctuent. Le voyage est dépendant du désir qu'on s'en est fait. Le vide s'illustre indifféremment dans les bâtiments traditionnels et les constructions d'aujourd'hui. Les maisons japonaises entretiennent encore moins de conversations psychologiques que les maisons occidentales. Nicolas Depoutot vous a donné envie de vous perdre dans l'architecture japonaise, avec un œil neuf.
- 102 Remercions-le !

NOTES

1. Paul Claudel, « La Nature et la Morale », NRF juin 1925, La Pléiade, O. C. tome I, p. 1182.
2. Cf. D. Doumergue, *Tokyo script. Paradoxe sur le voyage de Tokyo en famille à l'époque du tourisme de masse*, Les Cahiers du Portique n° 17 (2019).
3. Chris Marker *Le dépayé*, Paris, éd. Hersher, 1982.
4. Cf. Erik Laurent, *Les Chrysanthèmes roses, homosexualités masculines dans le Japon contemporain*. Éd. Les Belles lettres, collection Japon dirigée par Christian Galan et Emmanuel Lozerand, 2011, p. 67.
5. Cf. *Infra* Clélia Zernik, *Le film-Japon*.
6. Alfred Kubin, *L'autre côté* (1909), traduit de l'allemand par Robert Valançay, éd. Jean-Jacques Pauvert et Françoise Harmel, Paris, 1986, p. 64-65.
7. *idem*.

AUTEUR

DIDIER DOUMERGUE

Didier Doumergue est metteur en scène et enseignant. Il dirige depuis 1999 la compagnie Le Studiolo (Metz). Il est l'auteur de nombreux articles notamment sur le théâtre et co-dirige les ouvrages : *Art et usages du costume de scène* (Éd. Lampsaque, 2007) et *Le costume de théâtre, objet de recherche* (Éd. Lampsaque, 2014).